Il ne se tenait debout, cramponné d'un effort suprême à la vie ardente, que par l'espoir de se fondre dans une volupté inouïe, dans une volupté qui l'absorberait.

Tout le reste n'était rien, rien.

Il n'avait commis le recevoir Edmée que parce qu'elle était l'instrument involontaire qui favoriserait la réussite de ses plans.

Enfin, il allait donc triompher!....

Quelques jours s'écoulèrent.

Solange et Edmée se promenaient souvent dans le parc.

Le comte, lui, ne sortait pas; enfermé dans sa chambre ou au salon, il faisait des efforts pour modérer son impatience, comme on retient un cheval qui bianchit sous le mors.

La curiosité des gens de Pierre-Bénite et de Blancheville était toujours aiguë; elle s'avivait encore aux apparences mystérieuses dont le château était enveloppé.

On essayait d'interroger les deux femmes de ménage, mais elles ne pouvaient contenter personne.

—Que savons-nous? disaient-elles. La dame a l'air très doux, elle est bien bonne personne. Mais quand nous les servons à table, on dirait qu'ils sont tous muets; ils ne disent jamais un mot.

—Et tous ces, repliquait-on, ils n'ont pas l'air de tenir de voir le pays: depuis qu'ils sont arrivés, on ne les a pas vus sortir une seule fois.

Telle était la vie au château.

Solange était toute à Edmée, soutenue par la pensée d'Hernandès et par la réelle affection qu'elle avait pour Edmée.

Le comte plus dévoré que jamais par son âpre désire était résolu à tout,—à tout,—pour les assouvir.

XIX

FACE A FACE.

La nuit était venue épaisse et noire, une de ces nuits où l'on ne distingue rien, où machinalement on tend devant soi sa main avec un geste d'aveugle.

La lune elle-même semblait avoir peur des ténèbres et restait immobile et muette.

On n'entendait rien, et sous le ciel invisible, l'énorme silence pesait.

Le château de Givres se savait pas; l'obscurité l'enveloppait.

Pourtant, trois fenêtres étaient éclairées des lumières de l'intérieur, mais ces lumières étaient sans rayonnement et ne permettaient même pas de deviner la façade du château.

C'étaient trois pointe jaunes qu'on voyait de loin comme trois clous d'or dans la nuit.

A cette heure tardive, deux hommes se trouvaient près de la grille d'entrée du château de Givres.

L'un, appuyé contre cette grille, haït étrangement les trois fenêtres derrière lesquelles une lumière brillait.

Il resta là un instant comme hypnotisé; puis, il poussa un soupir qui était presque un gémissement, qui était comme la manifestation d'une lutte intime, d'une souffrance d'âme profondément douloureuse.

Cette homme était Hernandès.

A côté de lui, l'observant d'un œil attristé, se trouvait Martial Hubert.

Hernandès, malgré tous les efforts qu'il avait à rendre, était venu à Pierre-Bénite. Il marchait ainsi d'un pas ferme dans la voie qu'il s'était tracée. Maintenant, il touchait au dernier acte de son œuvre de justice: il voulait l'accomplir.

Il avait en la préoccupation d'arriver dans la soirée et il avait facilement pu retrouver Martial Hubert, que le chef de la Sûreté avait, comme on sait, envoyé à Blancheville afin de faire une enquête sur l'assassinat de Jean François Aubert.

En apercevant Hernandès, l'agent n'avait pu retenir un cri de surprise se mêlant à la crainte.

—Comment! s'écria-t-il, vous ici!.....

Mais si on allait vous reconnaître!.....

—Je ne serai reconnu, dit Hernandès, que de celui là à qui je dois apprendre qui je suis.....

—Vous avez bien qu'on vous rechercher.....

—Oui, mais c'est vous qui êtes chargé de la mission de m'arrêter, interrompit Hernandès avec un sourire triste, et je sais bien que vous veillez sur moi.....

—Comptez-vous rester longtemps ici?

—Non..... Je vais avoir terminé mon œuvre..... Mon seule présence ici était nécessaire, parce que c'est là où le crime a été commis que le châtiment suprême doit avoir lieu.

Martial Hubert sentait une sorte de frisson courir en lui en entendant ces paroles tomber avec une implacable netteté de la bouche d'Hernandès.

Celui-ci, dans la chambre d'auberge où logeait Hubert, marchait avec calme, la taille redressée, la tête haute.

Il s'écria:

—Oui, mon ami, c'est la nuit..... Dans quelques heures, justice sera faite..... Ensuite, je partirai et vous pourrez reprendre vous n'aurez plus rien à craindre pour moi.....

Hubert n'essayait pas de savoir ce qu'allait faire Hernandès. Il avait pris, depuis longtemps, l'habitude de s'incliner devant ses volontés. Tout ce qu'il voulait retenir de ce qu'Hernandès lui avait dit en ce moment, c'est qu'il était sur le point d'avoir terminé sa mission vengeresse.

Pendant toute la journée qui suivit son arrivée, Hernandès demeura dans la chambre de Martial Hubert, c'est le soir de ce jour qu'il se trouvait, avec l'agent, devant la grille du château de Givres.

Qu'attendait-il au milieu de ces ténèbres? que regardait-il devant lui?

Il demeura silencieux longtemps; puis, il murmura d'une voix très basse:

—Il me semble que c'était hier..... Mais la nuit n'était pas noire comme celle qui m'enveloppe à cette heure!..... Oh! si l'obscurité avait été épaisse comme aujourd'hui, Edmée n'aurait pas reconnu son père, et l'épouvante n'aurait pas emporté sa raison!..... Je ne serais pas là, moi, maintenant, pour punir et pour venger!

Et il ajouta, après un temps de silence pendant lequel il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme accablé par une souffrance cruelle:

—Peut-être est-il mieux valu!

Hubert s'était rapproché de lui, les mains tendues, comme pour lui apporter un aide réconfortante.

—Oh! reprit Hernandès, tout reparaît devant mes yeux..... Tout cette nature qui nous entoure était blanche des rayons de la lune..... Non, le bois que je devine là, devant moi, se détachait comme une masse obscure..... Là bas est la porte où je vis frapper comme d'habitude, et c'est par cette porte qu'Edmée sortit pour venir me rejoindre..... Sous l'ombre adjacente de l'arbre au pied duquel nous retrouvions chaque soir, je goûtais la joie souveraine de l'aimer, et pendant que ses lèvres mettaient sur les miennes le souffle qui lui venait du cœur, oh! mon père! mon père préparait l'acte monstrueux qui devait tout briser, tout anéantir..... Ce dernier baiser, il me semble que je le sens frémir encore sur mes lèvres!

Hernandès demeura pensif quelques instants encore, et sans imagination faisant revaloir dans la clarté tout ce passé terrible.

Les trois lumières brillaient toujours sur la façade du château.

Hernandès saisit dans ses mains les barreaux de la grille, et il regarda dans le vide.

Cette lumière à gauche, c'était la chambre d'Edmée. Il le savait bien. Combien de fois il était resté jaloux les yeux fixés sur la fenêtre de cette chambre, où la lampe qui brillait était l'étoile de sa vie!

Là, en face de lui, cette fenêtre plus grande, large comme une baie ouverte sur un balcon, c'était celle de la salle à manger.

Elle était éclairée aussi: c'est que le comte de Givres était resté là.

L'autre lumière brillait dans la chambre où devait habiter Solange, et Hernandès voyait dans ce cadre lumineux la figure belle et grave de la noble femme à laquelle il ne pouvait penser sans émotion.

Hubert respectait le silence d'Hernandès: il comprenait de quelles pensées devait être agité ce dernier en se retrouvant ainsi, après vingt ans, en cet endroit d'où, autrefois, il était parti courbé sous le poids de la malédiction publique.

Tout à coup, Hernandès se retourna vers Hubert.

—Mon ami, dit-il, vous m'avez accompagné jusqu'ici, et je vous en remercie..... Mais pour l'œuvre que je vais accomplir, il faut que je sois seul..... Retournez dans votre chambre..... et faites des vœux pour moi.

Hubert allait parler.

—Oh! je sais, s'écria Hernandès que vous m'aimez et que vous vous associez par la pensée à ma mission..... Vous avez toujours été dévoué pour moi, vigilant et généreux..... Et tenez, en ce moment suprême, je veux vous embrasser comme un frère.....

Hubert s'élança vers Hernandès, qui lui ouvrit ses bras, et rien n'égalait l'émotion avec laquelle les deux hommes dont les poitrines se touchaient, dont les deux cœurs battaient ensemble pendant un instant.

—Allons, s'écria Hubert, Dieu vous aide!.....

Et il s'éloigna dans la nuit.

Quand le bruit de son pas n'arriva plus aux oreilles de Hernandès, celui-ci, se redressant, murmura:

—Soit forte, ô mon âme; ne tremble pas, ô mon bras!

Ce soir-là, Solange avait, comme d'habitude, accompagné Edmée dans sa chambre.

L'éveil d'intelligence qu'elle avait observé lorsque la folle était entrée pour la première fois dans sa chambre de jeune fille paraissait s'accentuer.

Ses yeux s'arrêtaient quelquefois sur les objets qui l'entouraient, avec un regard qui semblait reconnaître; sur sa figure mélancolique naissait une expression d'anxiété tremblante qui faisait mal à voir.

Des mots étaient tombés de ses lèvres, qui n'avaient plus l'incohérence insensée, qui n'avaient plus l'incohérence insensée de l'imagination perdue dans la démence.

Solange avait la joie inquiète, tourmentée de ceux qui marchent dans le brouillard et qui voient, en une éclaircie, le ciel bleu, mais qui, doutant de leurs efforts, ont la terreur de ne pas arriver.

Elle avait peur de voir la folie s'appesantir plus lourde que jamais sur Edmée, elle avait peur de voir cette lueur de raison s'éteindre comme une vacillante lumière.

Une lampe brûlait toujours dans la chambre d'Edmée: Solange voulait qu'il en fut ainsi: elle était prête, au moindre appel d'Edmée, à accourir auprès d'elle.

Quand la malheureuse se fut endormie, elle regagna son appartement.

Le comte de Givres avait remarqué qu'un changement s'opérait lentement en sa fille.

Il avait vu passer dans son regard des expressions si étranges qu'elles lui avaient parfois menaçantes et, quelque fois, sous la fixité de ses yeux qui semblaient faire effort pour voir dans le passé, pour faire se lever de l'oubli un souvenir encore confus, le comte se tremblait.

Avait-il donc peur?

Sa confiance n'était plus la même; elle diminuait, et, comme elle, son audace aussi.

Il lui semblait que s'il tardait encore, tout était perdu; il avait comme une appréhension sourde, mais dominante, d'événements imprévus.

Alors, brusquement, il voulut agir.

Il arriverait ce que le hasard voulait qu'il arrivât, mais il ne pouvait plus, mais il ne voulait plus attendre!

Il était resté dans la salle à manger pendant que Solange avait accompagné Edmée.

La lampe éclairait la nappe qui ressortait éclatante dans la lumière.

Il pensait à sa femme et un frémissement courait sous sa chair qui lui donnait la fièvre.

Soudain, il se rappela que l'image de Solange avait été placée devant ses yeux dans cette même lumière, dans cette même chambre, alors qu'il était devant cette table comme aujourd'hui.

Et cette image, qu'en passant devant ses yeux, l'avait tellement enflammé qu'elle avait vaincu tous ses scrupules, toutes ses hésitations, et qu'il avait résolu de prendre par la force, par le crime, ce que Jean François Aubert, qui était assis en face de lui et qui parlait de sa fortune, n'avait pas voulu lui donner!

Il y avait vingt ans de cela!

Et que lui avait donné en bonheur et en joie la fortune saisie hâtivement dans la poche de l'homme abattu!

Il s'avait tout dans ses bras qu'une statue qui avait refusé de s'animer, et la folle de sa fille était un mystère qui pleurait au dessus de son crime.

Une inquiétude étrange montait en lui, et la fièvre de son désir était mêlée de peur.

Du moment, l'angoisse lui serra la gorge.

Il ouvrit la fenêtre pour respirer l'air de la nuit.

Hernandès l'avait aperçu.

Après le départ de Martial Hubert, il était resté encore pendant quelques instants devant la grille du château.

Tous les souvenirs d'il y a vingt ans l'envahissaient.

Autrefois, il attendait avec émotion l'heure de son rendez vous d'amour, et, par les soirs d'été les heures sonnaient mélancoliques au clocher de Pierre-Bénite; maintenant, il attendait avec angoisse l'heure de la justice—et, pour le comte de Givres elle devait sonner, solennelle, à l'antique horloge de la destinée!

Soudain, Hernandès parut secouer les pensées dont son esprit était plein.

Sa décision était prise.

Il saisit l'une des barres de la grille et, de l'effort puissant de ses mains robustes, se hissa jusque sur le mur du parc.

Puis, il sauta de l'autre côté.

Il était dans le parc.

Avec des précautions pour marcher le bruit de ses pas, il marcha dans l'allée qui conduisait au perron, s'arrêtant parfois afin de regarder autour de lui.

Maintenant, il n'était plus qu'à quelques mètres du château: mais l'ombre épaisse l'enveloppait.

C'est à ce moment que le comte de Givres ouvrit la fenêtre de la salle à manger pour aspirer l'air.

—C'est faux! cria M. de Givres, tremblant.

—Je suis Paul Aubert, vous dis-je, le fils de celui que vous avez assassiné sur cette route qu'on voit de votre fenêtre, et je viens venger mon père!

Le comte recula d'un pas.

—Si vous êtes Paul Aubert, dit-il, c'est vous l'assassin, et la Justice vous a condamné comme parricide!

—Oui, j'ai été condamné; oui, pendant vingt ans, j'ai porté le terrible poids de la plus monstrueuse des accusations.. Oh! soyez tranquille; je ne vous ferai pas le récit des souffrances que j'ai endurées; votre cœur est fermé à la pitié, et vous ne comprendrez pas..... Maintenant, je viens pour le châtiment.....

—Mais Paul Aubert est mort: c'est vous qui l'avez dit.

—Pour vous tromper..... Tant que mon œuvre n'était pas achevée, je devais cacher ma vraie personnalité..... Une imprudence pouvait me perdre, et alors tout ce que j'avais dépensé d'énergie pour triompher et punir devenait inutile..... Mais je savais bien que l'heure sonnerait où je me dresserais devant vous en justicier.

—Le justicier, ce sera moi, parricide! Je vais sortir, appeler, livrer l'assassin. Croyez-vous donc que je me laisserai prendre à votre misérable comédie?

—Vous ne sortirez pas, et quant à appeler, je vous défie de le faire..... J'ai là, pour la montrer à Mme de Givres, une lettre qui vous accuse, qui contient la preuve de votre crime..... Appelez donc, afin que Mme de Givres apprenne que son mari, le comte Raymond, est un assassin et un voleur!

Hernandès restait calme, mais dans sa voix il y avait une émotion contenue.

M. de Givres poussa un cri de rage.

—De quelle lettre parlez-vous?

—Écoutez, dit Hernandès.

Il avait tiré de sa poche la lettre que M. de Someville avait écrite au moment de se suicider et que Georges lui avait remise.

Lentement, il lut:

"Un homme, dont je le dis le nom pour que jamais je ne le publie, cet perdu, condamné, déshonoré, maudit et proscrit par ma faute; cet homme s'appelle Paul Aubert.

"Que ce nom reste dans la mémoire d'irréfléchi grave; c'est le nom d'un innocent, d'un martyr!

"A côté de ce nom là, souviens-toi de celui du comte Raymond de Givres, qui est son oncle.

"Le comte de Givres est né pour notre malheur à tous. C'est lui—tu entends—qui est l'auteur de l'assassinat dont Paul Aubert porte le poids. Par quelles hontes successives il est descendu ainsi jusque dans l'abîme du crime, je ne saurais trop long à te dire. Sache seulement que ton oncle est un assassin,—ma main frémit en traçant ce mot,—et qu'un innocent a été condamné à sa place."

M. de Givres, à mesure que les mots tombaient de la bouche d'Hernandès, était pris d'un frémissement d'épouvante.

Ainsi donc, son crime était découvert!

Et, maintenant, il se rappelait avec quelle énergie, dans la loge du théâtre, Hernandès lui avait dit, en le regardant fixement: "Paul Aubert était innocent, et il connaissait l'assassin de son père!"

—Avez-vous entendu? dit Hernandès.

—Oui, répondit M. de Givres, d'une voix sourde.

—Et maintenant, il ne rappelait avec quelle énergie, dans la loge du théâtre, Hernandès lui avait dit, en le regardant fixement: "Paul Aubert était innocent, et il connaissait l'assassin de son père!"

—Avez-vous entendu? dit Hernandès.

—Oui, répondit M. de Givres, d'une voix sourde.

Et, maintenant, il se